

Les Livres et les Hommes

Le JOURNAL d'André GIDE

DEPUIS quelques années, les *Œuvres complètes d'André Gide*, réunies par les soins attentifs de M. Martin-Chauffier, paraissent, à tirage limité, dans une édition sobre et d'un goût parfait. Quatorze tomes ont été déjà publiés. A la fin de chacun d'eux, des chroniques, des feuillets inédits, des lettres viennent éclairer les œuvres principales. Puis des extraits du *Journal*, qui se rapportent également aux œuvres par leur date, permettent de suivre — méthode chère à l'auteur — le déroulement de sa vie intérieure parallèlement à celui de sa vie publique d'écrivain.

Une première lecture rapide du *Journal* peut décevoir. Gide ne parle guère des milieux qu'il a traversés, des événements publics auxquels il a été mêlé. Il n'écrit pas ici, à proprement parler, ses « mémoires ». Mais pas davantage une « confession ». C'est dans *Si le grain ne meurt* et dans *Numquid et tu*, c'est dans toute son œuvre proprement dite que Gide nous a livré certains drames de sa vie privée. Dans son *Journal*, ce ne sont pas ses pensées les plus secrètes, mais ses pensées de tous les jours, si je puis dire, qu'il exprime. Sans doute, dans les moments d'équilibre, d'intense création, d'excitation joyeuse, le *Journal* reste fermé ; il n'en a pas besoin ; il ne le prend que dans les périodes où il se sent déprimé, inquiet, insatisfait. Alors il éprouve le besoin de s'analyser ; en notant ses impressions immédiates, il croit se retrouver.

Le *Journal* de Gide est ainsi, avant tout, le récit de quelques menus faits de l'existence quotidienne. Dans sa propriété de Cuverville, il y a des chiens, des chats, tous les animaux de la création, semble-t-il, et un petit étourneau dont il nous raconte l'histoire. Il l'a trouvé dans une avenue, tombé du nid, mais prêt à pouvoir voler. Il l'a emporté chez lui, lui a donné à manger du pain trempé dans du lait. « Mon étourneau, écrit-il, m'intéresse autant qu'il me dérange ; outre que je ne me lasse pas de l'observer, lui n'a de cesse qu'il ne soit perché sur mon épaule. Une vingtaine de fois, je l'ai repris pour le poser sur la table. » Le jour suivant, Gide écrit : « Pour égayer mon étourneau, je me suis risqué à descendre sur la pelouse à l'heure du thé. » Et il constate avec plaisir que les chiens se familiarisent avec lui. Quelque temps après, il lui achète une baignoire, d'ailleurs trop étroite. Quand il revient de voyage, il est certain que son étourneau le reconnaît. Puis, un jour, celui-ci se laisse déchirer par les chats. Gide ajoute qu'il ne pensait pas qu'il fût posé.

ble de tant regretter un oiseau. C'est dans ces morceaux directs que Gide excelle. Ces pages sur l'étourneau égagent celles qu'il a consacrées à *Deudiki*, le petit animal paresseux rapporté du Congo : le style si dénué et transparent de l'auteur évoque admirablement la vie simple et primitive. Gide est un naturaliste et un botaniste passionné. Son *Journal* est plein d'observations à ce sujet : toujours rigoureusement exactes, elles sont en même temps celles d'un poète qui communique directement avec la nature. C'est que Gide est resté avant tout l'auteur des *Nourritures terrestres*. Ici, c'est « le pigeon voyageur qui est venu se poser sur une des fenêtres du couloir » ; là, ce sont des notes sur une musaraigne ; là encore, sur les ébats et les jeux de jeunes enfants, fils ou filles des amis qui habitent quelque temps Cuverville.

Les remarques de l'auteur sur ses lectures ne sont pas moins intéressantes. Gide lit tout : Goethe ou Meredith, Bossuet ou Anatole France. Que d'incisives notations critiques nous recueillons ainsi brièvement, au passage ! Il faudrait toutes les citer. C'est ainsi que nous voyons Gide vivre au jour le jour : il fait du piano ; il traduit de l'allemand ou de l'anglais ; il lit le manuscrit auquel il travaille à un ami. Les remarques les plus anodines en apparence sont charmantes, de même que dans Stendhal la plus simple confidence : une invitation ou la description d'un costume.

La valeur de ces notes ne tient pas seulement à leur caractère spontané, mais à leur « densité ». Toute démarche de l'esprit de Gide part d'une réflexion morale ou y aboutit, ce qui élargit leur portée. Mais morale pour lui est devenu bientôt synonyme de vérité. Elevé dans le milieu étouffant du puritanisme, il n'a aspiré qu'à échapper à son hypocrisie. Pendant toute sa vie, il a cherché avant tout à voir clair en lui, à n'être pas dupe ; disons, pour employer son expression : à ne pas « se blouser », nos pas par honte ou par crainte du ridicule, mais par honnêteté foncière. Prendre conscience de soi, c'est, pour Gide, garder « un esprit non prévenu ».

Aussi son *Journal* est-il également une critique de lui-même. Il parle toujours en termes excellemment lucides de son œuvre : « A la seule exception de mes *Nourritures*, écrit-il, tous mes livres sont des livres manqués, des livres de critique. » Ou bien : « L'influence que j'ai pu souhaiter est tout émancipatrice. » Ou encore, parlant des tendances opposées et même contraires de ses livres : « Mes amis, dit-il, me félicitent, celui-ci d'avoir écrit *Saül* ; cet autre, la *Porte étroite*, ce troisième, *Retour de l'U.R.S.S.* Mais aucun d'eux, ajoute-t-il, ne me pardonne d'avoir écrit tout cela à la fois. »

Ce qui nous intéresse aujourd'hui dans cette œuvre, ce sont les grands problèmes moraux qu'elle soulève, expressions eux-mêmes des débats profonds de la conscience de l'auteur : l'attitude de Gide devant la question religieuse, sa crainte du péché, puis sa libération, sa haine des dogmes et des attaches : « Quitte ta maison et tes meubles... pars... sois fort... oublie-nous ! » Ou encore son attitude politique, qui l'a amené, vers la fin de sa vie, à se demander soudain comment il avait pu vivre si longtemps sans sou-

cis matériels, sans se préoccuper de la misère des autres.

Mais ces problèmes paraîtront peut-être plus tard immédiatement rattachés à l'époque dont ils sont sortis. Dès lors, ce qui nous intéressera avant tout, dans l'œuvre de Gide, c'est, non pas tant son inquiétude de moraliste, mais ses impressions sur les hommes et sur les livres ; c'est le peintre animalier ; c'est l'auteur de croquis multiples, qui a fait revivre quelques écrivains et artistes de son temps. Or ce Gide, poète et critique, nous le retrouvons précisément dans son *Journal*.

Léon Pierre-Quint.